



HAL
open science

**Marek Buchmann, Northern Thai Stone Inscriptions
(14th - 17th Centuries) vol. 1 & 2**

François Lagirarde

► **To cite this version:**

François Lagirarde. Marek Buchmann, Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries) vol. 1 & 2. Aséanie, Sciences humaines en Asie du Sud-Est, 2012, pp.216-221. halshs-02569827

HAL Id: halshs-02569827

<https://shs.hal.science/halshs-02569827>

Submitted on 4 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marek Buchmann, *Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Glossary*, 2011 et *Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Catalogue*, 2012

François Lagirarde

Citer ce document / Cite this document :

Lagirarde François. Marek Buchmann, *Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Glossary*, 2011 et *Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Catalogue*, 2012. In: *Aséanie* 30, 2012. pp. 216-221;

https://www.persee.fr/doc/asean_0859-9009_2012_num_30_1_2264

Fichier pdf généré le 09/07/2021

n'est pas celle de l'existence des esprits dont le culte reste culturellement pertinent, mais celle de l'authenticité de la communication établie par le médium avec l'esprit. La bataille idéologique contre les « superstitions » est en fait celle des élites de la modernité contre les cultes populaires.

Cependant, en nous introduisant à certains des cultes parmi les plus spectaculaires de la Thaïlande bouddhiste contemporaine, Pattana Kitiarsa nous montre comment dans le contexte de l'économie capitaliste, les

processus de déification, de médiatisation et de marchandisation continuent de produire de nouvelles formes de religiosité bouddhique mettant l'accent sur la prospérité plutôt que sur le salut. Il est dommage cependant, que l'auteur n'ait pas été plus loin dans cette « ethnographie de l'intérieur » qu'il nous annonçait en préface ni dans l'observation des acteurs de ces formes religieuses par laquelle il voulait renouveler les études de la religion thaïe.

Bénédicte Brac de la Perrière

Marek Buchmann

Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Glossary

2011, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*,
Band 73,1, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, ixx + 307 p.

Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries): Catalogue

2012, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*,
Band 73,2, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, xii + 168 p.

La richesse épigraphique du Siam a été mise en évidence par les découvertes archéologiques effectuées au cours des XIX^e et XX^e siècles. De fait, il s'agit d'un fabuleux héritage légué aux modernes Thaïlandais non seulement par leurs ancêtres directs, les Siamois d'Ayutthaya et de Bangkok, mais aussi par leurs frères (Lao, Yuan, Lue, ou Khuen) et par leurs parents plus éloignés, ou leurs voisins (Khmers, Môngs, Malais, etc.). Comme chacun sait, cet héritage se lit dans différentes langues et écritures puisqu'il a été transmis par ces différents peuples à différentes époques, à l'intérieur de différents empires, royaumes ou principautés.

Les inscriptions nous sont parvenues sur une grande variété de supports mais à l'évidence les inscriptions lapidaires

éclipsent magistralement toutes les autres, qualitativement et quantitativement, même si l'importance des inscriptions sur métal, bois ou terre cuite est indiscutable. La fragilité de ces deux derniers supports a eu pour conséquence leur rareté, tandis que la récupération du métal (parfois très précieux) a certainement constitué une funeste tentation. Les inscriptions lapidaires, souvent sur des stèles autrefois érigées pour être connues et remarquées, sinon lues, forment parfois l'essentiel des documents écrits contemporains d'une époque et témoignent dans le détail de l'histoire des anciennes civilisations régionales comme celles des Môngs ou des Khmers. Enfin n'oublions pas que les manuscrits les plus anciens sur supports végétaux ayant survécu en Thaïlande sont datés du XV^e siècle et qu'ils sont extrêmement rares. L'essentiel de la littérature sur manuscrits, dans tout le monde tai nous a été transmis sur des ôles ou des cahiers copiés au XIX^e siècle.

Pierres de mémoire voire véritables monuments en soi, les inscriptions lapidaires ont suscité et continuent de susciter des vocations parmi un nombre considérable de chercheurs, thaïlandais ou non. Dans le passé, il est vrai que leurs efforts ont été largement soutenus non seulement par les différentes autorités universitaires et gouvernementales du pays pour des raisons qui tiennent autant

de la science que du prestige national (voire local) mais aussi par les institutions des États voisins (et d'abord de leurs protecteurs ou colonisateurs) pour autant de bonnes raisons universitaires et politiques (au niveau régional indochinois cette fois-ci). Disons-le tout net, une première « souffrance » épigraphique (mais pas seulement) vient d'abord du fait que la carte politique actuelle ne correspond pas aux réalités culturelles du passé. La concurrence fut donc bien réelle et les problèmes du partage de l'héritage archéologique demeurent d'actualité comme le montre encore la triste affaire du temple de Phrea Vihar.

Mais au-delà de ces malheureuses considérations « circonstancielles », il faut remarquer que les scientifiques de tous pays se sont penchés de façon enthousiaste et sincère, avec d'égales ou complémentaires compétences, sur les données épigraphiques disponibles. Ils y ont mis toute l'excellence de leur spécialité, en particulier dans le difficile traitement linguistique et paléographique des langues non tai telles le sanskrit, le pâli, le môn et le khmer ancien. Car, faut-il le répéter, il existe de nombreuses et différentes catégories d'inscriptions — et donc de champs d'études et disciplines — qui répondent aux différentes origines linguistiques et historiques des textes. Dans cet ensemble, le domaine des études thaïes n'est qu'un des principaux parmi les autres.

Compte tenu de cette situation complexe, les études d'épigraphie de la Thaïlande ont connu un développement ou un traitement inégal, en dehors de toute véritable coordination. Si les résultats sont généralement brillants, il n'en demeure pas moins qu'ils souffrent de leur éparpillement et qu'ils portent les marques de méthodologies diverses : ils se prêtent donc difficilement à un usage optimal.

Les inscriptions du Nord de la Thaïlande n'ont pas échappé à la multiplicité des approches et des projets, à l'absence de règles communes entre les différents « laboratoires »

de recherche. C'est d'autant plus regrettable que le corpus du Nord est le plus important de tous, du moins en quantité, et sans doute le plus simple à déchiffrer tant du point de vue paléographique que linguistique.

Ce long préambule m'a semblé nécessaire pour apprécier à leur juste valeur les recherches de Marek Buchmann qui, sans doute frustré par cette situation complexe, voire anarchique, a entrepris de clarifier la situation de l'épigraphie du Nord de la Thaïlande en livrant ces deux volumes des *Northern Thai Stone Inscriptions (14th - 17th Centuries)*. Il y présente d'abord un glossaire de 4 690 entrées extrait d'un corpus clairement défini pour le faire suivre d'un catalogue simple et précis des inscriptions du Nord, un document « fédérateur » ou conciliateur dans le sens où il s'efforce de relier toutes les publications relatives aux inscriptions étudiées. Ainsi, chaque projet (glossaire du corpus + catalogue) a-t-il pris la forme d'un volume distinct.

Le premier volume — le *Glossary* — est construit sur le seul corpus des 173 inscriptions lapidaires gravées sur presque trois siècles (1339 à 1616/1617) que Buchmann présente comme la période historique du royaume du Lanna, une définition chronologique intéressante qui pourrait sans doute être appréciée et discutée longuement en dehors du cadre de ce simple compte rendu. Géographiquement ce « Lanna » correspond aux huit provinces septentrionales de la Thaïlande ce qui est un cadre admis, bien que sur des données géopolitiques plutôt que culturelles. La date butoir de 1616/1617 est celle de l'installation de la suzeraineté birmane sur cette région qui prend fin presque deux siècles plus tard (1776) et voit alors le retour de l'indépendance du Lanna ou de l'autonomie de ses principautés. Avec cette liberté, reviennent ou se surdéveloppent les littératures en thaï du Nord, non seulement l'épigraphie lapidaire mais aussi tous les textes manuscrits en caractères *tham* comme je l'ai souligné plus haut.

Tout cela est sobrement mais clairement expliqué dans l' « Introduction » proprement dite qui développe quelques paragraphes suivis d'une dizaine de pages à caractère purement technique (p. vii-xix). Ce dépouillement dans la rigueur n'était pas forcément nécessaire à ce point et Buchmann aurait pu faire preuve d'un peu plus de proximité dans sa présentation dont le style austère rappelle inmanquablement celui du maître Hans Penth.

Le corpus retenu par Buchmann concerne uniquement les inscriptions en langue thaïe (ce qui exclut les inscriptions en môn et en pâli d'Hariphunchai) écrites soit dans les caractères *fak kham* (principalement) ou *tham*. Tous les termes ou lemmes du corpus sont ainsi listés sous tous leurs aspects orthographiques ou graphiques attestés (soit 4 690 entrées pour 2 696 lemmes). Ils sont ici transmis, faut-il le préciser, en caractères siamois modernes ce qui introduit bien sûr une difficulté sans doute incontournable dans l'usage du *Glossary*. Le projet repose donc sur la lecture et l'usage de trois alphabets différents dans deux langues sœurs ; est-on alors certain que les différences orthographiques aient toujours un sens puisque, par exemple, toutes les combinaisons de lettres et signes diacritiques ne sont pas translittérables en siamois ? On pense bien entendu, en particulier, à l'architecture verticale complexe du *tham*.

Il n'est peut-être pas inutile, à ce point, d'insister sur le fait que l'ouvrage ne saurait être pris pour un dictionnaire « siamois – thaï du Nord » et encore moins pour un dictionnaire encyclopédique. Ce glossaire est d'abord un outil qui permettra de faciliter et d'harmoniser lectures et traductions (vers le siamois, l'anglais, ou autres langues) des inscriptions du Lanna. C'est dans ce sens que les 2 696 lemmes relevés sont suivis d'une rapide traduction en anglais.

Le *Glossary* doit donc être compris dans les strictes limites du genre : une indexation

du vocabulaire utilisé dans un ensemble restreint et donc du renvoi de chaque lemme à ses supports d'origine (telle ou telle inscription) accompagné d'un à trois exemples d'usage contextuel de chaque lemme, ce que Buchmann appelle *three keyword-in-context (KWIC) references*, l'équivalent d'une courte citation. Si cela semble limité, il faut insister que c'est sur ces bases précautionneuses que se construit la philologie comme science afin de jeter les bases d'un ou de dictionnaire(s) historique(s) des langues tai, un type d'ouvrage qui fait encore cruellement défaut.

Il convient de préciser que, du fait de la présentation des diverses orthographes de chaque lemme, l'ordre alphabétique du siamois utilisé dans ce *Glossary* est quelque peu bouleversé et qu'il faut faire ses recherches en tenant compte du déplacement éventuel des voyelles sur la seconde consonne. Par exemple la recherche de *phan* (mille) se fait d'abord sur *phna* [ph + n + ä = พน์] avant *phan* lui-même [ph + ä + n = พัน].

Si cela ne constitue pas un véritable problème, en revanche la recherche d'un terme orthographié sur une voyelle antéfixée est beaucoup plus délicate. Par exemple, à la première lettre de l'alphabet, *n* (/k/ *ko kai*) on trouvera bien *kin* (k + i + n) au début du volume, page 11 ; par contre, *kesa* qui normalement devrait suivre quelques pages plus loin (e + k + s + a) se retrouve page 212 pour une obscure raison d' « inadequate algorithms built into currently available commercial software » (p. xix). Cela signifie que les termes commençant par un glyphe qualifié de *sara na* en thaï¹ se retrouvent dans une seconde section du volume.

1. C'est-à-dire les glyphes qui s'écrivent devant la consonne après laquelle la voyelle ou la diphtongue qu'ils représentent est prononcée, à savoir : les glyphes ๓, ๔, ๕ et leurs composés d'une part, et les glyphes ๑ et ๒, d'autre part.

Sachant tout cela il est donc prudent, à l'intérieur du *Glossary*, de commencer toute recherche par un index dans le glossaire « Standard Thai – Inscriptional Thai Variants » (p. 267-302) qui donne une liste exhaustive des termes recherchés dans un impeccable ordre alphabétique du thaï (siamois) dans son orthographe moderne. Cet index renvoie alors sans difficulté aux entrées du *Glossary*.

Il va de soi qu'aucun spécialiste (cet ouvrage a été conçu pour eux) ne sera désarçonné par ces difficultés mais on se demande s'il n'aurait pas été plus simple de proposer, directement ou en supplément, un accès à ces données sur une base Internet qui aurait permis de contourner ces obstacles en permettant par exemple de visualiser les variantes orthographiques par l'affichage de vignettes tirées de clichés originaux, d'estampages ou de reproductions manuscrites soignées, comme c'est le cas par exemple dans l'ouvrage de référence de Harald Hundius, *Phonologie und Schrift des Nordthai* (Hundius 1990). Un tel projet, il est vrai, aurait alors plus dépendu d'un institut de recherche que d'une maison d'édition.

Le second volume de *Northern Thai Stone Inscriptions* est un catalogue descriptif des inscriptions qui apparaît comme une série de fiches classées dans l'ordre alphabétique des provinces septentrionales selon le système du Fine Arts Department (FAD) fondé sur la translittération en caractères romains, par ailleurs tout à fait correcte, du thaï (BR pour Phrae, BY pour Phayao, JM pour Chiang Mai, JR pour Chiang Rai, LB pour Lamphun, LP pour Lampang, MS pour Mae Hong Son et NN pour Nan). Buchmann explique, dans une nouvelle introduction (p. vii-xii) la raison de cette entreprise à savoir l'absence d'un ouvrage de référence permettant d'éclaircir, réguler et unifier l'ensemble des informations relatives aux inscriptions du Nord. Pour se justifier, Buchmann prend l'exemple d'une inscription de Phayao connue sous quatre noms différents et à laquelle ont été attribués six numéros d'enregistrement différents.

Tous les étudiants et chercheurs connaissent bien ce problème qui les oblige à passer d'une publication à une autre sur un ensemble de plusieurs dizaines de volumes organisés de façons différentes. Car il faut, au risque de prendre une inscription pour une autre, voire de travailler en totale ignorance, reconnaître les systèmes d'inventaires et de publications relevant des trois institutions publiques thaïlandaises (et celles de musées locaux) qui ont œuvré dans le champ de l'épigraphie. C'est d'abord l'Office of the Secretary to the Prime Minister qui continue de publier le *Recueil des Inscriptions du Siam* ou *Prachum Silacharuek* initié par Coëdès en 1924. Il est reconnu par Buchmann comme « Corpus des Inscriptions » (*Corpus of Inscriptions* ou CI) et, à ce jour, a publié 327 inscriptions dont une minorité provenant du Nord de la Thaïlande.

La seconde institution est le Fine Arts Department (ou Krom Silapakorn). C'est à lui qu'on doit les quatre volumes des *Lanna Inscriptions* (Part I and Part II). C'est un projet piloté depuis le département des langues orientales de la faculté d'Archéologie de l'université Silapakorn et qui doit tout à Prasert na Nagara et Kannitha Wimolkasem. La troisième est le Social Research Institute de l'université de Chiang Mai (*Corpus of Lān Nā Inscriptions* ou CLI, 14 volumes + index) qui employa Hans Penth pendant de longues années. On pourrait encore citer la publication des inscriptions de Phayao par le groupe Matichon (*Silapawattanatham Journal* ou SW) et bien sûr toutes les revues dont celles de Silapakorn, de l'École française d'Extrême-Orient ou de la Siam Society.

Chaque fiche du *Catalogue* de Buchmann s'ouvre sur une minuscule photographie d'identité de l'inscription elle-même avant de livrer toutes les informations de base souhaitables en thaï et en anglais : on trouvera en particulier les différents noms, numéros d'inventaire ou de catalogues (donc la correspondance, essentielle, entre les identifications du Fine Arts Department et celles du *Corpus of Lān Nā Inscriptions*), les différentes lectures des dates

(la lecture initiale et celle, revue et souvent corrigée, du spécialiste Chris Eade) et, surtout, la bibliographie des publications relatives à l'inscription. Curieusement, en regardant ces dates, on constate que la période de 1339 à 1616 qui limitait le corpus du *Glossary* n'est plus de mise puisque les inscriptions anciennes de Lamphun, en môn, y sont notées tout autant que celles de notre *xx^e* siècle. Ce second tome dresse donc le catalogue complet des inscriptions lapidaires du Nord de la Thaïlande, et non plus du Lanna, en thaï, en môn et en pâli, des origines à une date non précisée. Des pages 127 à 153 un index des inscriptions du Nord, enregistrées par le Fine Arts Department, est d'ailleurs reproduit qui comprend de plus ce qui était exclu des nomenclatures précédentes, à savoir les inscriptions sur bois, terre cuite ou métal. On ne se plaindra pas d'obtenir ces extensions mais le titre de l'ouvrage aurait dû être modifié (en supprimant la mention « 14th-17th Centuries »).

Buchmann traite indirectement de la question essentielle des estampages originaux, qui parfois deviennent les seules sources primaires disponibles (lorsqu'un linteau ou une stèle vient à disparaître pour une raison ou pour une autre) et demeurent de toute façon le document de base de la lecture, souvent plus déchiffrable que l'inscription elle-même. C'est un point très important car le chercheur intéressé par une véritable relecture de telle ou telle stèle est obligatoirement tenu de consulter un/des estampages originaux même si on peut en retrouver de bons PDF sur le site Internet du Sirindhorn Anthropology Centre (SAC). Si Buchmann renvoie clairement, par exemple, aux collections de la bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient (signalées entre accolades { }) il n'en va pas de même pour les autres dépôts plus importants.

Pour conclure, il faut avant tout reconnaître que l'objectif affiché par Buchmann — aider les chercheurs dans leurs éditions et traductions des inscriptions, aider les linguistes

dans leur analyse des différentes variétés du thaï régional médiéval (« medieval regional Thai varieties ») — ne manquera pas d'être atteint. Il convient donc de féliciter l'auteur pour ce travail méticuleux qui se place sans conteste parmi les instruments précieux pour l'étude de l'épigraphie du Lanna.

S'il y a quelques regrets à exprimer, ceux-ci portent avant tout sur des points formels que la maison de publication aurait pu régler en accordant plus d'attention à ce projet et qui n'altèrent en rien la qualité de la recherche. Le format des ouvrages, par exemple, surprend quelque peu (les Thaïlandais de Silapakorn et de Chiang Mai nous avaient habitués à un classique format A4 qui permet tout de même de présenter des illustrations de façon satisfaisante, rien à voir ici avec des vignettes qui n'autorisent qu'une vague reconnaissance de la forme générale de la pierre). Le choix de ce format (145 × 220 mm) exige de petits caractères et, pour l'harmonisation des polices romaines et thaïes, ce sont ces dernières qui doivent encore se réduire en proportion — ce qui rend la lecture inconfortable, en particulier dans les notes, même si la qualité de l'impression et du papier est tout à fait remarquable ce qui est la moindre des choses au regard du prix de vente élevé de ces volumes.

Pourquoi Buchmann n'a-t-il pas travaillé, pour diffuser son ouvrage, avec un organisme, un institut ou une équipe de Thaïlande ? Au risque de me répéter j'ajouterai qu'un contexte de travail plus local aurait pu permettre à notre auteur de toucher un plus vaste lectorat et de continuer ce projet évolutif avec une édition électronique autorisant beaucoup plus de souplesse dans l'usage de ces magnifiques outils qu'il met à notre disposition. Car glossaire et catalogue évolueront certainement au cours des années à venir, ils exigeront des mises à jour régulières et l'introduction de nouvelles entrées. Enfin l'édition électronique permettrait aussi de matérialiser des liens et de

joindre les documents et illustrations (photos haute définition des inscriptions, reproduction lisible des estampages, calligraphies de reproduction des textes) qui font défaut à l'ouvrage.

François Lagirarde

Références bibliographiques

HUNDIUS, Harald

1990 — *Phonologie und Schrift des Nordthai*,
Stuttgart, F. Steiner, xi + 260 p.